



HAL
open science

La note de traducteur dans l'Antiquité et le niveau méta- de la traduction

Christian Nicolas

► **To cite this version:**

Christian Nicolas. La note de traducteur dans l'Antiquité et le niveau méta- de la traduction : Quand la patte du traducteur se prend dans le fil du texte. “ La note de traducteur dans l'Antiquité et le niveau méta- de la traduction, ou Quand la patte du traducteur se prend dans le fil du texte ”, Jun 2007, Nanterre, université Paris X, France. p. 61-89. hal-00360114

HAL Id: hal-00360114

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00360114>

Submitted on 10 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bernard Bortolussi, Madeleine Keller, Sophie Minon,
Lyliane Sznajder (éd.)

Traduire Transposer Transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine

[Actes de la Table-ronde « Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité »,
organisée par l'équipe THEMAM de l'UMR 7041 ArScAn,
7-8 juin 2007, Paris X — Nanterre]

Textes Images et Monuments de l'Antiquité au haut Moyen Age

Université Paris X-CNRS

Picard éditeur, Paris, 2009

p. 61-89.

La note de traducteur dans l'Antiquité et le niveau méta- de la traduction,
ou Quand la patte du traducteur se prend dans le fil du texte

Christian NICOLAS*

Dans le triptyque « Traduire, transposer, transmettre », on peut penser que *traduire* occupe une position hyperonymique. Car l'activité traduisante est intrinsèquement une transposition, celle d'un plus ou moins même objet d'un idiome à un autre ; d'autre part, traduire c'est toujours transmettre, indirectement, certes, mais transmettre tout de même : la traduction est un « relais de culture »¹.

Que transmet-on lors de ce processus cognitif passionnant qu'est l'activité traduisante ? De toute évidence, on transmet un texte, doté d'une forme, d'un sens, d'effets de sens et de toute sa panoplie illocutoire et perlocutoire. Mais, bien souvent, on transmet aussi des traces d'un autre texte, dit « texte original », qui est pré-existant, qui se trouve avoir été produit dans une langue étrangère et qui est doté (dans l'absolu) du même sens, des mêmes effets de sens et de la même panoplie pragmatique mais avec une forme différente.

Dans le texte produit se remarquent donc des bribes d'un autre texte préalable doté du même signifié et d'un signifiant différent car allogène².

Ces ressemblances et différences sont patentes dans les éditions bilingues : les deux textes, l'original et le traduit, sont mis en parallèle et le cours de l'énoncé peut se suivre solidement sous ses deux formes, alternativement voire simultanément ou presque. C'est là qu'on peut vérifier de manière optimale la conformité du texte-cible par rapport au texte-source et l'exactitude de (/ p. 62) la traduction, dont dépendent la qualité de la transposition et l'efficacité de la transmission.

Quand on prend isolément le texte traduit sans le texte original, par choix ou par nécessité (par exemple parce que l'on ne possède plus le texte original ou parce que l'on ne maîtrise pas la langue du texte-source), on se laisse vite bercer par l'illusion qui fait croire qu'on lit du Virgile, du Platon, du Shakespeare ou du Tchekhov alors même qu'on a les yeux sur un texte écrit en français. Car c'est le propre du traducteur que d'effacer sa trace ; l'auteur du texte-source reste l'énonciateur principal et le lecteur, toujours prêt à adhérer à des conventions de toutes sortes et à se faire le plus naïf possible, accepte d'ignorer l'intermédiaire qui s'est glissé entre l'auteur et lui, cet énonciateur secondaire qui s'acharne à ne pas se montrer.

Dans certains cas, pourtant, il est difficile pour le lecteur de collaborer à ce pacte.

Il en est ainsi lorsque le statut de texte traduit est garanti par la présence assumée du traducteur à l'intérieur même du texte traduit, ou dans ses marges. Le traducteur, apparaissant soudain en surplomb du texte produit, commente le texte original et sa propre traduction dans ce qu'on appelle couramment une « note du traducteur » (désormais NdT), phénomène auquel je consacre les réflexions qui suivent³. Pour fixer les choses, je commence par évoquer l'usage moderne.

* PRES Université de Lyon, Université Jean Moulin, CEROR (EA 664), christian.nicolas@univ-lyon3.fr

¹ M. Ballard (1995 : p. 59). Cf. *ibid.* le chapitre « La traduction comme relais », p. 57 sq.

² Le grand traducteur de théâtre André Markowicz a ainsi précisé, lors d'une conférence au TNP de Villeurbanne le 26 avril 2007 sur sa version française des *Trois Sœurs* montée par S. Braunschweig dans ce même théâtre, que, traduisant Tchekhov, il essayait toujours de « mettre un peu de russe dans son français ». Je crois, en effet, que le texte traduit dit toujours quelque chose de la forme du texte original.

³ Bizarrement, G. Genette (1987) n'évoque pas la note de traducteur dans le développement qu'il consacre à la note (p. 293-315). Il y a là, pourtant, un genre de paratexte vraiment spécifique et vraiment intéressant.

La pratique de la NdT chez les modernes

note d'auteur vs note d'éditeur vs NdT

La NdT est un type de texte bien connu des lecteurs de la C.U.F. Une insertion numérique à l'intérieur du texte traduit signale un paratexte (selon la terminologie de G. Genette 1981 : p. 9) qui doit se lire, à la suite du renvoi numérique de même ordre, soit en bas de page, soit à la fin du volume, soit à la fin de la section concernée du volume⁴. Cet énoncé vise à éclairer un lecteur curieux. Il peut se lire à n'importe quel moment, en association avec le texte source, avec le texte cible ou pour lui-même ; il peut aussi être négligé du lecteur. C'est en quoi il est, en première analyse, un paratexte, c'est-à-dire « ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public (...). 'Zone indécise' entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière (...). Cette frange, en effet, toujours porteuse d'un commentaire auctorial, ou plus ou moins légitimé par l'auteur, constitue, entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de *transaction* : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public (/ p. 63) au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente — plus pertinente, s'entend, aux yeux de l'auteur et de ses alliés » (G. Genette 1987 : p. 9-10).

Du point de vue de l'énonciation, avec la note de traducteur, on a affaire, là encore en première analyse, à un texte allographe (cf. G. Genette 1987 : p. 309 *sq.*). L'auteur du texte de la note n'est pas l'auteur de l'ouvrage dont le titre figure sur la première de couverture et dont la teneur se lit sur la « belle page » de l'édition Budé.

Dans son chapitre sur la note, l'auteur de *Seuils* précise que la note allographe est presque invariablement une note éditoriale (cf. G. Genette 1987 : p. 309), en sorte que le propos s'oriente exclusivement vers ce type de paratexte, et lui seul. La note allographe, de fait, vient donner des précisions d'éditeur⁵. La plupart des notes de la C.U.F. participent bien, en effet, de ce genre : une précision historique, géographique, biographique, philologique, bibliographique donnée par l'éditeur scientifique permet au lecteur de situer un événement dans un contexte spatio-temporel, de saisir un rapport entre ce que dit le texte et le vécu de l'auteur grec ou latin, de placer dans l'histoire littéraire tel passage qui se trouve mis en perspective avec des modèles antérieurs possibles et des échos postérieurs, de se référer à des ouvrages critiques faits par des savants, dont parfois l'éditeur lui-même, qui peut y renvoyer à certains de ses livres ou articles et même à la préface universitaire qui inaugure inmanquablement le livre où figure le texte antique qu'on est en train de lire, etc.

D'une certaine façon, ces bribes de commentaire placées en bas de page se ressemblent d'une édition savante à une autre, y compris hors phénomène de traduction. En effet, l'éditeur scientifique francophone de Proust et l'éditeur scientifique francophone de Cicéron sont susceptibles tous deux de produire des paratextes entièrement comparables sur le plan de la méthode, de la fonction et du contenu.

Mais un type de note, ignoré de G. Genette, est spécifique aux textes traduits, et c'est la fameuse note NdT⁶. En quoi ce paratexte est-il spécifique et se démarque-t-il de la note

⁴ Et, selon les usages et les époques, dans la marge, dans l'interligne, dans le fil du texte mais dans un corps plus petit ou en italiques, etc. Cf. G. Genette (1987 : p. 294).

⁵ Au sens *editor* et non *publisher* ; fâcheuse polysémie, comme le remarque G. Genette (1987 : p. 309).

⁶ Cette indication peut ne pas être tautologique. Par exemple, quand, dans un texte de fiction, figurent des notes auctoriales qui sont le fait de l'auteur même du texte de fiction (ainsi W. Scott ou V. Hugo donnant, en infra-paginales, des indications historiques ou prosopographiques à propos des événements décrits), ou mis au compte d'un énonciateur fictif (le pseudo-éditeur du texte qu'on lit, qui a trouvé le manuscrit dans son grenier, etc. : ainsi les notes qui se trouvent dans le roman de Laclos), ces notes font évidemment partie du texte à traduire, dans la version française d'*Ivanhoe* ou anglaise des *Liaisons* ou de *Han d'Islande*. Si par ailleurs le traducteur éprouve la nécessité de s'expliquer en tant que traducteur, il devra mettre une note infra-

allographe en général ? En ce que, justement, il n'est peut-être pas aussi allographe qu'il en a l'air. Car la note de traducteur ne se contente pas, comme la note éditoriale en général, de dire quelque chose qui serve l'à-côté du texte (ce par quoi elle est donc un indéniable *paratexte*) : elle implique à chaque fois deux états du texte, l'original et sa transcription en une autre langue ; elle dit quelque chose du texte original et, solidairement, quelque chose du texte traduit. Elle est, partant, systématiquement métalinguistique, à (/ p. 64) la différence de la note éditoriale, qui peut l'être ou peut ne pas l'être. Et, par là même, elle dit quelque chose du texte d'un auteur autre, par quoi elle est allographe, et quelque chose du texte du traducteur, par quoi elle est auctoriale : car quand le traducteur commente sa traduction de Shakespeare, il dit quelque chose du texte de Shakespeare mais c'est bien également son propre texte qu'il commente. Et, du coup, c'est dans le passage consacré par G. Genette à la note auctoriale (comme par exemple quand Rousseau annote Rousseau) plutôt que dans celui consacré à la note allographe (comme par exemple quand Starobinski annote Rousseau) que nous trouvons les descriptions qui s'apparentent le plus à l'idée qu'on peut se faire de la structure de la NdT : « la note originale est un détour local ou une bifurcation momentanée du texte, et à ce titre elle lui appartient presque autant qu'une simple parenthèse. Nous sommes ici dans une frange très indécise entre texte et paratexte » (G. Genette 1987 : p. 301).

quelques illustrations

Pour tâcher de distinguer la note du traducteur de la note éditoriale, voyons quelques exemples empruntés à des textes traduits.

Elsa Triolet, dans l'édition de Tchekhov pour la Pléiade, annote fort peu le texte. Pour nous contenter des notes apposées au texte des pièces de théâtre en quatre actes, soit 37 notes seulement (en fin de volume, p. 1463-4 du tome 1), on peut remarquer que 24 relèvent strictement de la note éditoriale : ce sont des précisions philologiques pour 14 occurrences (il nous est précisé que le personnage cite en fait du Pouchkine, du Krylov ou du Lermontov ou nomme un personnage de Gogol, etc.) ; prosopographiques pour 3 occurrences (sur Dobrolioubov ou Pirogov) ; allusion à des *realia* pour 7 occurrences (ce qu'est un *zemstvo*, ce qu'est le *kvass* ou la *poddevka*, etc.).

Sept notes sont strictement des NdT : ce sont toutes celles où Elsa Triolet précise « en français dans le texte »⁷. On voit d'ailleurs en quoi l'indication est à la fois indispensable et étrange : la traductrice ne prend pas la peine de préciser qu'il y a du latin dans le texte (assez souvent dans *Les Trois Sœurs* par exemple), parce que cela se voit ; mais quand c'est du français, cela ne se voit plus, d'où un marquage en italiques dans la réplique et un appel de note. La note, paradoxalement, vient préciser que le traducteur a été obligé de ne pas traduire⁸.

Il y a enfin six notes de statut ambigu, à mi-chemin entre la note éditoriale et la NdT. Ainsi celle-ci, la première de toutes, note 1 d'*Ivanov* : « Vous trouverez tout au long de l'ouvrage la terminaison du patronyme tantôt en *ovitch*, tantôt en *itch*. La première est correcte, la deuxième est un raccourci familier, couramment employé ». Ou celle-ci, note 4 des *Trois Sœurs* : « Arinouchka : diminutif populaire d'Irina ». Pour moi, ces notes relèvent de l'annotation éditoriale et (/ p. 65) non de la note de traducteur, car, bien qu'elles soient

paginale qui n'aura pas le même statut hiérarchique ni le même statut énonciatif que la note auctoriale traduite. D'où le repère *NdT*, qui permet d'établir cette hiérarchie entre des notes de statut et d'auteur différents.

⁷ Je ne suis pas d'accord avec J. Henry (2000 : p. 232) qui traite les « en français dans le texte » comme des notes d'éditeur. Ce sont, pour moi, d'indéniables NdT puisque est en cause un problème traductologique.

⁸ On peut traduire quand même, à condition de traduire dans une langue autre que celle du code-switching du texte d'origine ; c'est ce que fait André Markowicz dans la version scénique qu'il propose : là où les personnages tchékhoviens parlent français, et comme il ne peut pas y avoir de NdT sur scène, il les fait parler en anglais.

métalinguistiques, puisqu'y figurent des autonymes⁹, elles n'impliquent pas une option de traduction. Quand Elsa Triolet précise ce que désigne Arinouchka, elle reste dans les *realia* comme quand elle signale à quoi correspond un *zemstvo* dans la campagne russe, et elle ne traduit pas ces mots. Quand en revanche elle signale un passage « en français dans le texte », elle établit une comparaison entre les deux états du texte et commente une option de traduction. En l'espèce, une option par défaut : le segment en français dans le texte français est signé de Tchekhov. Et la traductrice signale par l'emploi d'italiques et l'appel de notes ce code-switching qui, sans la note, ne s'apercevrait pas. L'absence de note à ce passage serait un défaut de méthode.

De même, le traducteur devrait se sentir tenu de préciser son option s'il remplaçait le « français dans le texte » par de l'anglais, ce qui est une option de traduction acceptable¹⁰, comme le fait Markowicz sans le dire (cf. la note 8), au risque d'induire que les personnages qui s'expriment ainsi ont un snobisme anglophile alors qu'ils l'ont francophile ; et le lecteur au moins, à défaut du spectateur, s'en apercevrait grâce à la NdT (qui n'existe pas dans la version de Markowicz). Et si au lieu d'*Arinouchka* Elsa Triolet « traduisait » *Irénette* ou *Irénouille* et le faisait remarquer en note, cette note (du type « Tchekhov écrit en fait *Arinouchka*, qui est un diminutif populaire d'*Irina*, d'où ma traduction ») serait de toute évidence une NdT, alors que la note authentique « Arinouchka : diminutif populaire d'*Irina* » n'en est pas une : c'est une note éditoriale métalinguistique.

On peut aussi, si cela est signifiant, garder le nom propre tel quel et préciser quelque chose de son « sens » dans une note qui, par le fait, est nécessairement une NdT. Dans les récits de Tchekhov, qui figurent dans le même volume de la Pléiade, le traducteur Claude Frioux (à moins que ce ne soit une traductrice ?) produit nombre de NdT de ce type. Il en fait même une méta-note, p. 1468, où il précise que « Tchekhov use très souvent du procédé des noms propres inventés pour la résonance comique et allusive que leur confère le nom commun ou la racine d'origine. (...) Une transcription littérale du procédé (M. Ducriard etc.) serait (...) une outrance maladroite. Mais éluder toute trace de l'invention comique de ces noms constituerait une sérieuse trahison. Nous avons donc pris le parti de signaler en note les termes communs auxquels les noms propres (/ p. 66) créés par Tchekhov font délibérément écho ». D'où par exemple, pour Glotkine (dans *Extraits du journal d'un aide-comptable*, p. 682), note 1 : « Nom comique (cf. *glotka* : le gosier) ».

caractéristiques de la note de traducteur

On voit donc se préciser notre idée de la NdT, qui doit répondre à deux critères conjoints : elle doit être métalinguistique et comporter au moins un terme autonome ; elle doit comparer le texte-source et le texte-cible.

Dans le cas précédent, la note sur le nom propre Glotkine est une NdT subtile : on y trouve un autonome russe (premier critère) et une comparaison entre les deux états du texte (second

⁹ Mieux vaudrait d'ailleurs écrire « diminutif populaire d'*Irina* », en matérialisant le statut autonymique du prénom dans cette note.

¹⁰ Ainsi font parfois les traducteurs anglais de la correspondance à Atticus de Cicéron quand ils rendent des mots grecs par des mots français, matérialisant ainsi un code-switching. Mais en latin classique, le seul code-switching disponible (sauf exceptions rarissimes) est le saut du latin au grec ; la présence d'un mot français dans un texte anglais traduisant Cicéron signale commodément et sans ambiguïté que se trouvait à cette place un mot grec dans la lettre de Cicéron. En revanche, quand tel ou tel parle français chez Tchekhov et que cela devient de l'anglais, le *code-switching* est patent mais rien n'empêche de croire que ce n'était pas d'emblée un saut du russe à l'anglais. Les deux situations sont des pis-allers : quand le docteur dit « Venez ici » (*Trois Sœurs*, Acte II, Pléiade p. 449), seuls le marquage italique et la note de traducteur permettent au lecteur de remarquer le code-switching : le spectateur ne s'en apercevrait pas. Dans le spectacle établi sur la traduction de Markowicz, le docteur dit « Come here » et le spectateur entend le code-switching ; mais il ne sait pas qu'en réalité Tchekboutykine a prononcé cette phrase en français. Sur le phénomène passionnant du code-switching dans l'Antiquité, cf. J. N. Adams (2003 : p. 297-416).

critère) ; mais cette comparaison reste implicite. Il faut la compléter : « Je choisis de ne pas traduire *Glotkine* par *M. Dugosier*, conformément à mes principes de traducteur établis dans la méta-note de la p. 1468 ».

Avant de nous demander en quoi pourrait consister une NdT produite par un auteur antique, observons à quoi ressemble une NdT *stricto sensu* à propos d'un auteur antique. Je choisis trois notes d'Ernout dans son édition de l'*Amphitryon* au tome 1 du théâtre de Plaute dans la C.U.F., pour continuer à affiner la distinction que je fais entre note d'éditeur et note de traducteur.

(1) Sur le mot *Téléboens*, qui correspond au mot *Telebois* du vers 101 du texte latin, Ernout appelle la note 1 de la p. 15. Voici la teneur de son annotation : « Amphitryon passait dans la légende pour être fils d'Alcée, roi de Tirynthe et petit-fils de Persée. Ayant tué par mégarde son oncle et beau-père, Electryon, etc. ». Cette note ne répond à aucun des deux critères proposés : on n'y trouve rien de métalinguistique (notamment aucun autonyme) et aucune comparaison n'est faite entre le texte latin et le texte français. Pour nous, elle relève de la note éditoriale et pourrait se trouver en bas de page de l'*Amphitryon* de Molière tout aussi bien, preuve que le processus de traduction n'y est pas en cause.

(2) La note 1 de la p. 16 s'appuie sur *chapeau*, qui répond à *petaso* (v. 143) : en voici la teneur : « *Petatus*, dit le texte latin. Le mot et la chose sont grecs, et d'importation récente, comme l'indique la forme même. Mais ils ont acquis le droit de cité à Rome, et l'on trouve le dérivé latin *petasatus* dans Suétone, *Aug.*, ch. 82. Le *petasus* était un chapeau à larges bords etc. ». Le premier critère est indéniablement garanti : la note apporte des précisions métalinguistiques, puisqu'y figurent des mots métalinguistiques (*dérivé, mot*) et des autonymes (*petasus, petasatus*). Le second critère est, apparemment, garanti aussi : la première phrase signale l'existence d'un « texte latin » et établit donc, de fait, une comparaison entre deux états du texte. Mais il ne s'agit pas d'un commentaire sur l'équivalence *petasus / chapeau*. En outre, certains éléments de la note ne sont pas du même type : la description de la forme du pétase relève des *realia* et nous transporte dans le paratexte pur des notes éditoriales.

(3) La note 3 de la p. 25 s'appuie sur *Quintus*, qui répond à *Quintus* (v. 305). Le texte de Plaute (*Amph.* 304-305) dit *Formido male / Ne ego hic nomen meum commutem, et Quintus fiam e Sosia*, en réponse à la réplique précédente de Mercure, qui feint de parler à ses poings : *...heri quod homines quattuor / In soporem collocastis (/ p. 67) nudos*. Ernout traduit « ...depuis qu'hier vous avez endormi tout nus ces quatre gaillards. SOSIE (*à part*). — J'ai une peur terrible de changer de nom aujourd'hui. De Sosie devenir Quintus ! ». Et la note précise « C'est-à-dire 'Cinquième' ». Ici, c'est une NdT pure : *Cinquième* est autonyme et implique un rapport avec *Quintus*, qui est dans les deux textes à la fois, le français et le latin. Ce sont donc bien (avec quelque implicite) les deux états du texte qui se trouvent mis en regard. Cette note est très comparable à celles où Claude Frioux met en rapport un nom propre de Tchekhov avec un élément lexical (cf. ci-dessus). Et en outre, la note d'Ernout signale un jeu de mots : la note de traducteur, ici, expose une difficulté à rendre l'effet de sens, la phrase latine semblant s'interpréter : « Je vais changer de nom et m'appeler désormais Quintus » et signifiant en fait « J'ai peur, après les cinq types qu'il a assommés, de devoir devenir le cinquième ». C'est intraduisible... d'où la NdT.

On le voit, la note de traducteur *stricto sensu* est celle où s'exhibe le travail du traducteur en tant que tel. En (1), il n'y a tout simplement pas de trace d'un travail de traduction : la note est, de façon homogène, une note éditoriale ; elle est purement allographe : Ernout en est l'auteur discret et il est une autre personne que Plaute. En (3), la note est, de façon homogène, une NdT ; elle est allographe (signée d'Ernout au milieu d'un livre prétendument de Plaute) et, en même temps, un peu auctoriale : Ernout y parle aussi en tant qu'Ernout, auteur de la traduction, gêné par un passage délicat à rendre. En (2), la note est hétérogène : en partie

éditoriale, en partie NdT, elle reste allographe sans être auctoriale : Ernout n'y parle pas du traducteur Ernout, l'équivalence *petasus / chapeau* n'étant nulle part problématisée. Si (1) est une note d'éditeur et (3) une NdT, que dire de la note mixte rappelée en (2) ? Disons qu'elle occupe une zone limite, qui fait d'elle, y compris dans les passages où les deux critères semblent vérifiés, plutôt une note éditoriale à vocation métalinguistique. Et gageons que ces zones floues sont fréquentes.

raisons d'être de la note de traducteur

Il convient enfin, avant de passer à la description du phénomène dans l'Antiquité, de se demander dans quelles conditions le traducteur peut ou doit se sentir tenu d'appeler une NdT. D'après les cas cités ci-dessus de traducteurs de Tchekhov ou de Plaute, je pense qu'on peut admettre que la NdT se justifie, voire est nécessaire, chaque fois que se fait jour un problème traductologique. Listons tout ou partie de ces problèmes théoriques.

a) Le texte que l'on traduit fait intervenir une autre langue que la langue-source (c'est le type « en français dans le texte ») : dans l'énoncé original en langue A, matérialisé « Aaaaa aaa », figure un énoncé de langue C :

« Aaaa aaa aaa aaa. Aa aaa Cccc Aaaa... ».

Faut-il en langue B (langue-cible) ne traduire que ce qui relève de la langue-source A et laisser l'énoncé alloglosse C en l'état :

« Bbbb bbb bbb bbb. Bb bbb Cccc Bbbb... » ?

Ou faut-il traduire aussi l'énoncé alloglosse, qui cesse ainsi d'être démarqué :

« Bbbb bbb bbb bbb. Bb bbb Bbbb Bbbb... » ? (/ p. 68)

Dans la première situation, le code-switching reste matérialisé (sauf si A et C sont le même idiome, comme chez Tchekhov ci-dessus...), dans le second il est écrasé. Il est de bonne méthode, dans les deux cas, d'apposer une note après le passage encadré dans les formules ci-dessus, pour s'expliquer sur un choix de traducteur : « j'ai laissé en grec les mots que Cicéron avait écrits en grec, en voici le sens » (premier cas), « ces mots sont en réalité en grec dans le texte » (deuxième cas), etc.

b) Un nom propre, par définition intraduisible, est néanmoins le lieu d'une motivation sémantique particulière qui ne saute aux yeux que des locuteurs de la langue originale. On choisit de le « traduire », ou de le laisser en l'état en l'expliquant. Dans les deux cas, une note est indispensable : « J'ai décidé d'appeler le personnage de Bottom Nick Lecul, car *bottom* signifie *cul* »¹¹ (premier cas) ou « Bottom signifie *fondement* et Shakespeare fait de nombreuses allusions scabreuses au sens caché de ce nom propre » (second cas).

c) Il y a un jeu de mots : on en a vu un exemple ci-dessus tiré de l'*Amphitryon* de Plaute qui contraint Ernout à faire une note sur *Quintus*.

d) Il y a un tour proverbial qu'on peut soit traduire (même s'il cesse d'être proverbial dans la langue B) soit adapter pour qu'il garde son tour proverbial en langue B, auquel cas on n'a pas traduit les mots de la langue A, mais seulement l'esprit¹².

e) Le texte original est lui-même métalinguistique et se livre à une étymologie qui concerne la langue A : « A vient de A' ». Si la langue B n'est pas apparentée de près à la langue A, la traduction de A par B et de A' par B' (« B vient de B' ») n'a à peu près aucune chance d'être vraie et le texte devient absurde si le traducteur n'explique pas d'où procède l'intraductibilité.

f) Le cas est désespéré : on ne comprend pas (et on ne sait pas traduire) tel passage, et on a l'honnêteté de le reconnaître.

¹¹ Ainsi dans *Le Songe d'une nuit d'été* dans une mise en scène récente de J.-M. Rabeux.

¹² Dans la traduction de *Hedda Gabler* par Michel Vittoz, un passage devient « j'ai tué deux mouches d'un coup », traduction littérale d'un proverbe norvégien qui correspond à « j'ai fait d'une pierre deux coups ».

Telles sont les situations linguistiques dans lesquelles la NdT devrait être indispensable. Voyons désormais de quoi il en retourne dans les langues antiques.

La pratique de la NdT chez les auteurs antiques

insertion de la NdT au milieu du texte traduit

En latin et en grec, la note de traducteur, autant que la note d'éditeur ou la note d'auteur, est insérée dans le corps du texte, ce qui la rend de fait plus difficile à appréhender.

Voici un exemple de Tite-Live. Paul-Émile fait un discours en latin qui est traduit en grec aux chefs macédoniens (en simultanément) par le préteur Cn. Octavius. L'historien donne, au style indirect, la teneur du discours original en latin, et notamment : (/ p. 69)

Liv. 45, 29 : *in quattuor regiones diuidi Macedoniam : unam fore et primam partem quod agri inter Strymonem et Nessum sit amnem ; accessurum huic parti trans Nessum ad orientem uersum, qua Perseus tenuisset, uicos, castella, oppida, praeter Aenum et Maroneam et Abdera ; cis Strymonem autem uergentia ad occasum, Bisalticam omnem cum Heraclaea, quam Sinticen appellant. Secundam fore regionem, quam...*

« la Macédoine était divisée en quatre régions. La première serait composée d'une part du territoire qui s'étendait entre les fleuves Strymon et Nessos ; s'y ajouterait, de l'autre côté du Nessos vers l'est, la zone où Persée avait tenu les villages, bourgades et places fortes, à l'exception d'Aenos, Maronée et Abdère ; et du côté de la rive occidentale du Strymon, toute la Bisaltique avec Héraclée, **qu'ils appellent la Sintique**. La seconde région serait celle qui etc. ».

La relative incidente qui est indiquée en gras est une annotation qui fonctionne comme une note de bas de page (on en trouverait de nombreux exemples chez César). De fait, on constate qu'elle échappe à la syntaxe du discours indirect puisqu'elle reste à l'indicatif. C'est qu'elle ne fait pas partie du discours de Paul-Émile en latin¹³. Elle est une indication auctoriale de Tite-Live. Ce n'est certes pas une NdT, mais on voit qu'elle prend place, comme entre parenthèses, à l'intérieur même du texte principal.

Chez Polybe (20, 9 et 10), il y a un passage célèbre qui relève peut-être de la NdT : il s'agit de l'épisode des Étoliens désireux de se faire bien voir des Romains, après le retrait en Asie de leur allié Antiochos (191 av. J.-C.)¹⁴. Phainéas conduit leur ambassade auprès du consul Acilius Glabrio et lui dit que les Étoliens s'en remettent à la foi des Romains, décalquant ainsi l'expression de la diplomatie romaine *se dedere in fidem*, qui signifie en réalité « s'en remettre à la discrétion de » (*παρὰ δὲ Ῥωμαίοις ἰσοδυναμεῖ τὸ τ' εἰς τὴν πίστιν αὐτὸν ἐγχειρίσαι καὶ τὴν ἐπιτροπήν δοῦναι περὶ αὐτοῦ τῷ κρατοῦντι*), avec tout ce que cela peut impliquer de désagréments. Mais, précise Polybe, ils ignoraient l'exakte portée de cette expression, trompés qu'ils étaient par la présence d'un mot signifiant 'foi' (*οὐκ εἰδότες τίνα δύναμιν ἔχει τοῦτο, τῷ δὲ τῆς πίστεως ὄνοματι πλανηθέντες*). L'annotation, enchâssée dans le texte principal, concerne bien un problème traductologique, comporte un autonome et concerne deux langues à la fois. C'est donc peut-être une NdT, à trois réserves près : d'une part c'est Polybe lui-même l'annotateur, et il n'est pas traducteur, ce qui nous met clairement du côté de la note auctoriale ; d'autre part, cette erreur de traduction a des conséquences historiques importantes pour les Étoliens et, loin d'être une indication paratextuelle, elle constitue le propos principal de l'épisode narré ; enfin, elle est sans doute trop longue pour répondre à l'idée qu'on peut légitimement se faire de la note.

Voyons désormais des annotations qui relèvent plus indubitablement de la NdT.

¹³ Elle fait néanmoins peut-être partie du discours traduit en grec par Octavius : là où Paul-Émile dit *Bisalticam omnem cum Heraclaea*, Octavius, s'il maîtrise très bien la topographie et la toponymie locale, dit peut-être *πάσαν τὴν Σιντικὴν*. Mais signalons que ce toponyme est inconnu du Bailly.

¹⁴ Sur ce passage, cf. le commentaire éclairant de M. Dubuisson (1985 : 100-110).

On en observe par exemple dans six passages de la traduction que Cicéron donne du *Timée* de Platon (et qui sont répertoriés dans C. Nicolas 2005 : p. 323). (/ p. 70) Ces notes portent à chaque fois sur un mot du texte pour lequel Cicéron signale le mot grec original correspondant. Et le plus souvent il insiste sur le caractère inédit de l'équivalence proposée, comme par exemple dans le passage suivant :

Cic. *Tim.* 13 : *id optime adsequitur, quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportiue dici potest*¹⁵.

Le texte traduit, au sens strict, est exclusivement *id optime adsequitur comparatio*, qui répond à Plat. *Tim.* 31 c : *τοῦτο δὲ πέφυκεν ἀναλογία*. La note, qui serait en bas de page dans l'usage moderne, est enchâssée dans le tissu du texte : *quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportiue dici potest*, « ce que les Grecs appellent *analogia*, on pourrait en latin (il faut bien oser, puisqu'en ces matières nous sommes précurseur) l'appeler du nom de *comparatio* ou de *proportio* ». Il s'agit sans l'ombre d'un doute d'une NdT : on y trouve des autonymes et une comparaison explicite est faite entre un mot du texte de Platon et l'équivalent (ou les équivalents) latin(s) proposé(s) par Cicéron. La note est allographe : Cicéron en est l'auteur, et non Platon ; elle est également auctoriale : Cicéron se pose comme auteur et créateur d'une équivalence inédite et s'en fait gloire.

La note est autonome, détachable et séparable du texte même, à l'exception du fait que le terme *comparatio* se trouve dans les deux zones textuelles à la fois : c'est à sa suite que nous accrocherions dans l'usage moderne l'appel de note de bas de page, et on devrait le récrire en note pour la complétude de l'argument.

En rétablissant les frontières entre les deux zones textuelles, nous obtiendrions un énoncé qui prendrait cette forme « moderne » :

...id optime adsequitur comparatio^{note}. *Quando enim etc.*

^{note}.- *quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportiue dici potest (traductoris annotatio).*

Le décrochage énonciatif serait ainsi parfaitement signalé : l'auteur du texte de la note, qui apparaît sous la forme d'un pronom de première personne *nobis*, est distinct de l'auteur du corps du texte. Ce dernier est le philosophe, le premier est le traducteur ; l'un est Platon en latin, l'autre est Cicéron ; ou encore l'un est Cicéron porte-parole de Platon, l'autre est Cicéron porte-parole de Cicéron.

Si l'on compare les deux présentations, celle du *Timée* telle qu'elle est proposée par les éditeurs et telle qu'elle correspond aux usages antiques, et celle, ci-dessus, qui décalque les conventions modernes, on s'aperçoit que, hormis le déplacement d'une portion du texte dans la zone infra-paginale et l'insertion de l'appel de note (et de la tautologique indication métalinguistique que je propose facétieusement pour rendre « NdT »), il n'y a aucun ajout au texte de Cicéron.

Il y a lieu, toutefois, de dupliquer le mot *comparatio*. *Comparatio*, qui n'est présent qu'une fois dans le passage de Cicéron, est en fait le lieu d'un amalgame (/ p. 71) sémiotique¹⁶ : il représente en même temps l'emploi qui en est fait en usage dans le texte traduit, où il répond à *ἀναλογία*, et l'emploi qui en est fait en mention dans la note de traducteur, où les deux termes mis en équivalence sont autonymes, tout comme *proportio* proposé comme un autre équivalent possible du terme original.

L'énoncé de Cicéron est, tel quel, foncièrement illogique, en raison de l'amalgame sémiotique signalé, car la formulation induit que le sujet de *consequitur* est non pas la

¹⁵ De même ailleurs *uix enim dicere medietates quas Graeci μεσότητας appellant (Tim. 23) ou si modo hoc recte conuersum uideri potest (Tim. 35).*

¹⁶ Cf. J. Rey-Debove (1997 : p. 276).

« chose » désignée par *comparatio*, mais le « mot » *comparatio* (et, autant que lui, le « mot » *ἀναλογία* et le « mot » *proportio*) : voulant dire « il s'ensuit une analogie », il dit en réalité « il s'ensuit le terme *ἀναλογία* ou sa traduction latine *comparatio* ». La présentation ci-dessus, avec note, où *comparatio* est dupliqué, rend à l'énoncé sa cohérence complète : en corps de texte un énoncé entièrement en usage, en note une remarque métalinguistique.

La « note » de Cicéron est donc indéniablement une NdT. Mais était-elle indispensable ? Y avait-il là un passage intraduisible qui la rendît nécessaire, à cause d'un proverbe, d'un jeu de mots, d'une étymologie, etc. (voir notre liste d'entorses théoriques à la traductibilité ci-dessus) ? Non : l'annotation paraît purement facultative et semble n'avoir d'autre objectif que de mettre en scène Cicéron au milieu d'un texte (traduit) de Platon. Soyons moins sévère : d'autres NdT du *Timée* ne servent manifestement que cet objectif d'auto-promotion et sont des NdT surtout auctoriales ; celle-ci, en revanche, est peut-être justifiable pour de bonnes raisons métalinguistiques. Le terme original *ἀναλογία* a une structure interne qui fait sens (comme tel nom propre chez Tchekhov) et Cicéron le signale : en insistant sur le rapport interlinguistique entre *ἀναλογία* et *comparatio proportiue*, il matérialise l'image sémantique qui est décodable dans le mot grec : *ἀναλογία* implique *ἀνά λόγον* avec le sens distributif de « selon le compte <de chacun> ». Cette idée de proportionnalité impliquée par le tour prépositionnel sous-jacent est bien délicate à rendre en latin : *comparatio* en est un équivalent sémantique et *proportio*, qui est peut-être créé pour l'occasion, vise l'équivalence formelle¹⁷.

La difficulté de repérage de la note de traducteur antique tient donc à l'absence de démarcation physique entre cette zone de texte et le texte principal. C'est à nous de poser les frontières.

cas particulier de la note de traducteur d'un texte en vers

Il arrive même que la note de traducteur soit à ce point intégrée au texte principal qu'elle ne puisse physiquement en être extraite sans le défigurer. Par exemple quand elle intervient à l'intérieur d'un passage versifié.

Chez un versificateur de l'âge moderne, une note auctoriale n'est pas partie intégrante du vers. Si Hugo ou Baudelaire voulaient apporter une précision sur (/ p. 72) tel ou tel aspect de leur poème, ils feraient un appel de note de bas de page et, en prose, ajouteraient ce qui leur paraît indispensable pour aider à la lecture. Voici quelques exemples empruntés à Georges Fourest¹⁸, qui abuse du procédé de la « note d'auteur » :

Dans « Pseudo-sonnet plus spécialement truculent et allégorique » (p. 33), au vers 4 « Et c'est d'or pur que ZEUS fit mon membre viril », Fourest appose un appel de note au moyen d'un astérisque et ajoute, en bas de page : « *On tient à affirmer hautement qu'il n'est fait ici nulle allusion déplacée à l'éminent maestro Ch.-M. Widor. (Note de l'auteur) »¹⁹.

Dans « Pseudo-sonnet que les amateurs de plaisanterie facile proclameront le plus beau du recueil » (p. 37), dont chaque vers est constitué de vingt croix, Fourest met l'astérisque conventionnel à la fin du dernier vers et précise : « *Si j'ose m'exprimer ainsi ! (Note de l'Auteur) ».

À la p. 42, à la sixième strophe de la sublime « Singesse », on lit :

¹⁷ Les mss. hésitent entre deux leçons : *comparatio pro portione* ou *comparatio proportiue*. La première, « comparaison selon la part de chacun, au *pro rata* » est sans surprise ; la seconde, avec une probable première attestation de *proportio*, qui, sur le mode de l'hypostase (*pro portione* devient *proportio*, -onis), imite la formation du mot grec *ἀναλογία* qui dérive lui aussi d'un tour prépositionnel, répond mieux à une partie de la note de Cicéron, qui se vante de son audace. *Proportio* est plus audacieux que *pro portione*, et la leçon adoptée ici est sans doute préférable, étant donné la teneur de la NdT de Cicéron.

¹⁸ Lu dans l'édition du Club du meilleur livre (1957), reproduisant l'édition Corti.

¹⁹ De toute évidence, une traduction vers l'anglais (ou vers toute autre langue) de ce poème de Fourest et, par conséquent, de sa note d'auteur appellerait une « note du traducteur » pour expliquer pourquoi il est fait mention de Widor dans un passage où il est question d'un phallus doré...

« L'heure glissait, nocturne, où gazelles, girafes, couaggas, éléphants, zèbres, zébus, springbocks*, vont boire aux zihouas sans verres ni carafes laissant l'homme pervers s'intoxiquer de bocks ».

En bas de page : « *Etc., etc. (Note de l'Auteur) ».

La note d'auteur de Fourest fait de toute évidence partie du projet poétique autant que le poème versifié, mais elle garde l'apparence de la note : séparation du corps de texte, décrochage énonciatif, rupture générique, etc.

Un poète antique, en revanche, ferait sa remarque auctoriale dans le corps du texte et, partant, dans la forme versifiée illustrée par le texte principal :

Aratos *Phaen.* 91-94 :

Ἐξόπιθεν δ' Ἑλίκης φέρεται ἐλάοντι ἐοικῶς
Ἄρκτοφύλαξ, τὸν ῥ' ἄνδρες ἐπικλείουσι Βοώτην,
οὔνεχ' ἀμαξαίης ἐπαφώμενος εἶδεται Ἄρκτου,
καὶ μάλα...

« En revanche, derrière Héliké, comme s'il la poussait devant lui, marche le Gardien de l'Ourse, que les hommes appellent aussi le Bouvier, parce qu'il semble toucher de son aiguillon l'Ourse-Chariot. Il éclate etc. » (traduction de J. Martin, C.U.F., *ad loc.*).

On peut estimer que la proposition relative τὸν ῥ' ἄνδρες ἐπικλείουσι Βοώτην et la causale qui s'appuie sur elle οὔνεχ' ἀμαξαίης ἐπαφώμενος εἶδεται Ἄρκτου forment une note d'auteur à valeur informative. Sauf qu'on ne peut pas la séparer du corps de texte, non pour un problème de syntaxe, mais parce que n'étant pas constituée d'un nombre entier d'hexamètres, elle ne peut être déplacée dans une autre zone de texte sans dégâts pour le texte principal, qui deviendrait : (/ p. 73)

Ἐξόπιθεν δ' Ἑλίκης φέρεται ἐλάοντι ἐοικῶς (hexamètre complet)
Ἄρκτοφύλαξ^{note} (fragment d'hexamètre)
καὶ μάλα etc. (hexamètre complet).

^{note}.- τὸν ῥ' ἄνδρες ἐπικλείουσι Βοώτην (fragment d'hexamètre)
οὔνεχ' ἀμαξαίης ἐπαφώμενος εἶδεται Ἄρκτου (hexamètre complet)

L'incidente lexicologique et étymologique peut donc s'interpréter comme une note auctoriale originale greffée indissolublement dans le texte principal.

Qu'advient-il de ce procédé dans le cas d'une traduction ? La même chose, analogiquement, que ce qui se passerait pour un traducteur de Georges Fourest en italien, mais avec les normes antiques de la note. Le traducteur italien traduirait les vers de la Singesse en italien et insérerait à la même place l'appel de note et en bas de page la note d'auteur « etc., etc. » en la traduisant jusqu'à « (Note d'Auteur) » inclus.

Faute d'avoir inventé la note, les Latins qui traduisent Aratos vont (éventuellement) traduire sa note d'auteur dans le corps du texte, comme l'a fait le poète grec. Ce qui est absolument normal au fond.

D'où les traductions suivantes :

Cic. *Arat.*, frg. XVI, 1-2 (éd. J. Soubiran, C.U.F.) :

*Arctophylax, uulgo qui dicitur esse Bootes,
quod quasi temone adiunctam prae se quatit Arctum*

« Arctophylax, communément appelé le Bouvier, parce qu'il chasse devant lui l'Ourse, attelée, dirait-on, au timon... » (trad. J. Soubiran).

Avien. *Phaen.* 257 et 259-261 (éd. J. Soubiran, C.U.F.) :

Arctophylax siue, ut ueteres cecinere Bootes, (...)

At licet instanti similis similisque minanti

terga Helices iuxta premat arduus...

« le Gardien de l'Ourse ou, du nom dont les anciens l'ont chanté, le Bouvier (...). Mais si proche, si menaçant qu'il paraisse être en serrant de tout près le dos d'Hélicé, avec sa haute taille... » (trad. J. Soubiran).

Les traductions versifiées d'Aratos par Cicéron et Aviénus intègrent la note auctoriale originale et la traduisent en vers²⁰, rendant là encore la zone de la note inséparable de la zone textuelle.

Ces vers de Cicéron et d'Aviénus ne contiennent pas de NdT, mais la traduction d'une note d'auteur²¹.

Que donne la NdT *stricto sensu* dans un texte versifié ? Un énoncé versifié, (/ p. 74) tout aussi compact et insécable que l'énoncé versifié contenant une note originale d'auteur. L'auteur de la NdT a beau être différent de celui du texte original, le décrochage énonciatif n'est pas matérialisé, ni même matérialisable : les deux instances énonciatives cohabitent dans le même segment sans frontière palpable, dans un territoire textuel uniforme et homogène solidarisé par le mètre.

C'est par exemple ce qu'on voit chez les comiques latins, qui s'avouent traducteurs de Ménandre ou de Diphile. Sans parler des passages de prologues, qui ne sont pas traduits des modèles grecs²², voyons le début du *Mercator*. Plaute met en scène Charinus qui, pendant les huit premiers vers, livre un monologue à l'attention des spectateurs dont on a lieu de croire qu'il figure dans l'original. Puis voici les vers 9-10 :

Pl. *Merc.* 9-10 :

*Graece haec uocatur Emporos Philemonis ;
eadem Latine Mercator Mac<ci> Titi.*

« Cette comédie, en grec, a pour titre *Emporos* ; elle est de Philémon ; en latin elle devient *le Marchand*, de Titus Maccius » (trad. A. Ernout, C.U.F.).

Et l'exposition, commencée dès le vers 1, continue à partir du vers 11. Cette insertion des vers 9-10, qui ne peut évidemment pas être dans la pièce de Philémon, est une NdT ; en sénaires iambiques, elle est enchâssée dans une tirade traduite (ou adaptée) de Philémon, elle-même en sénaires iambiques.

On dira la même chose de ce passage tragique de Pacuvius, dans un fragment de l'*Armorum iudicium*²³, pièce traduite d'Eschyle dont nous avons perdu l'original :

Pacuv., frg. 89 (Ribbeck) :

Hoc quod memoro nostri caelum, Graii perhibent aethera,

²⁰ Germanicus (*Arat.* 90-92) ne la traduit pas mais à la place de la variante de désignation *Bootes* en propose une autre, *Icarus*, qu'évoque aussi (en prose) Hygin *Astr.* II, 4, 1-2. Hygin, lui, n'est pas au sens strict un traducteur d'Aratos. Voici la version de Germanicus : *Inde Helicen sequitur senior baculoque minatur, / siue ille Arctophylax, seu Bacchi ob munera caesus / Icarus* « À la suite d'Héliké paraît un homme âgé au bâton menaçant, qu'il soit le gardien de l'Ourse ou Icaros, que les dons de Bacchus ont fait assassiner... » (trad. A. Le Bœuffle, C.U.F.).

²¹ Sauf peut-être fugitivement chez Aviénus, qui traduit le ἄνδρες d'Aratos par un *ueteres* qui trahit un décrochage énonciatif : les « hommes » du poète grec sont ses contemporains, mais Aviénus les transforme en « anciens » (c'est-à-dire en Grecs), rompant ainsi, par un changement du *hic et nunc*, le pacte tacite conclu entre le traducteur (qui ne parle théoriquement pas en son nom propre mais en celui d'Aratos) et le lecteur (qui feint conventionnellement de ne pas remarquer la présence d'un intermédiaire entre Aratos et lui).

²² Le prologue « à la latine » est différent du prologue des pièces grecques : chez les Latins, c'est le poète qui parle, de manière auctoriale, avant que la pièce ait commencé. Cf. Evanthius *De Fabula* IV, 5 (édition G. Cupaiuolo, Evanzio *De fabula*, Loffredo, Naples, 1992) : *est prologus uelut praefatio quaedam fabulae, in quo solo licet praeter argumentum aliquid ad populum uel ex poetae uel ex ipsius fabulae uel actoris commodo loqui* « le prologue est une sorte de préface de la pièce ; c'est le seul moment où, en plus de l'intrigue, il est loisible de dire commodément quelque chose du poète, de la pièce ou de l'acteur ». On peut y trouver la patte du traducteur (*Demophilus scripsit, Maccus uortit barbare* : *Asin.* 11), mais on n'est pas encore dans la pièce à proprement parler ; ce n'est pas une NdT, mais une préface.

²³ Sur l'intrigue probable de cette pièce, dont nous ne possédons que 22 vers répartis sur seize fragments, cf. M. Valsa (1957 : p. 14 sq.).

« Ce dont je parle se dit ‘ciel’ en latin, ‘éther’ en grec ».

On n’est plus, cette fois, comme c’était le cas dans le début du *Mercator*, dans un passage métathéâtral où le personnage, au mépris du « quatrième mur », s’adresse au public avec ce que cela peut comporter de connivence romaine, mais dans une réplique standard. Et pourtant, le personnage qui dit cette réplique se fait pour une partie de ce septénaire trochaïque le porte-parole de Pacuvius lui-même.

Cicéron, à qui nous devons ce fragment, ne se prive pas de remarquer que cela est absurde : (/ p. 75)

Cic. *nat.* 2, 91 : *dicaturque tam aether Latine quam dicitur aer, etsi interpretatur Pacuuius : ‘hoc quod etc.’, quasi uero non Graius hoc dicat !*

« on peut dire en latin tout aussi bien *aether* que *aer*, même si on voit Pacuvius traduire le mot (‘ce dont etc.’), comme si ce n’était pas un Grec qui était en train de dire ces paroles ! »²⁴.

La chose est encore plus nette dans les (rares) passages versifiés pour lesquels nous possédons à la fois l’original grec et sa traduction latine. S’il doit y avoir une NdT dans le texte latin, elle est métriquement indissociable du reste du texte.

Ainsi Germanicus, à propos des Ourses, donne cette précision :

Germ. *Arat.* 24-26 :

*Axem Cretaeae dextra laeuaque tuentur
siue Arctoe seu Romani cognominis Vrsae
Plaustaque...*

« l’axe est surveillé à droite et à gauche par les Ourses de Crète, nommées soit *Arctoe* soit, en latin, *Ursae* (Ourses) et aussi *Plaustra* (Chariots) » (trad. A. Le Bœuffle).

Il va de soi que *seu Romani cognominis Vrsae* est une NdT qui n’a aucun correspondant dans l’original (cf. *Aratos Phaen.* 27).

Cicéron lui-même, tout en se moquant de Pacuvius qui fait dire à un personnage grec de la mythologie une remarque de lexicologue latin contemporain (cf. ci-dessus), tombe dans ce même travers :

Cic. *Arat.* 222 (et *Nat.* 2, 114) :

*...et hic Geminis est ille sub ipsis
Antecanis Graio Προκύων qui nomine fertur*

« et sous les Gémeaux mêmes, se trouve l’étoile Antecanis, qui est transmise en grec sous le nom de Procyon ».

Permettant de décoder sous le nom latin proposé *Antecanis* le mécanisme de l’hypostase illustré par le modèle *Προκύων*, l’étoile qui est ‘avant le chien’, la NdT occupe toute la fin du deuxième hexamètre cité et devient donc une partie intégrante du texte avec qui elle fonctionne de manière organique. Le texte original disait seulement (*Aratos Phaen.* 450) : *Ναὶ μὴν καὶ Προκύων Διδύμοις ὑπο καλὰ φαεῖνει* « et enfin Procyon, sous les Gémeaux, brille d’un bel éclat » (trad. J. Martin, C.U.F.).

On appréciera de la même façon les ajouts cicéroniens en forme de NdT qu’on trouve à plusieurs reprises dans sa traduction d’Aratos : vers 317-319 : *Zodiacum hunc Graeci uocitant, nostrique Latini / orbem signiferum perhibebunt nomine uero : / nam gerit hic uoluens bis sex ardentia signa ;* (/ p. 76) frg. V (Soubiran) : *quas nostri septem soliti uocitare*

²⁴ Pacuvius illustre parfaitement une réflexion d’H. Meschonnic (1999 : p. 65) : « Il y a une permanence, et même une rémanence, sinon une éternité, plus qu’une actualité d’un vieux combat entre des représentations de l’acte et de l’activité de traduire qui se mènent toutes dans un certain nombre de rituels, entre un sens métaphorique abstrait et un sens empirique concret, entre théoriciens et praticiens, entre la théorie et le rejet de la théorie (...). Le surprenant, dans cet inventaire, c’est que les praticiens empiristes autant que les tenants d’une traductologie, les uns comme les autres isolent le traduire. Les praticiens font ainsi de la traductologie sans le savoir ».

Triones ; frg. XXXIII, 5-6 : ...*Deltoton dicere Grai / quod soliti, simili quia forma littera claret.*

cas particulier du vers dans la prose avec NdT

Cela étant, il faut tempérer notre appréciation sur la forme automatiquement versifiée de la NdT apposée à un texte en vers. La NdT versifiée est de mise si le texte principal est lui-même versifié. Mais si le texte principal est en prose, la NdT, et même la traduction, se fait en prose même s'il s'agit de partir de citations versifiées. Illustrons notre propos pour le clarifier.

Cicéron a traduit les *Phénomènes* d'Aratos dans son jeune âge. Et comme il en reste satisfait dans son âge mûr, il lui arrive, dans tel ou tel traité philosophique, d'insérer des morceaux de sa traduction en vers dans sa prose. Dans ce cas de figure, le texte principal est écrit en prose (c'est celui des *Académiques* ou du *De Natura deorum* par exemple), et la note éventuelle qui complète la citation en vers adopte le tour prosaïque du texte qui l'accueille.

Dans ses *Aratea*, à propos des vers 172-174 de l'original d'Aratos, à savoir :

*Καὶ λίην κείνων ὄνομ' εἴρεται, οὐδέ τοι αὖτως
νήκουστοι Ἰάδες. Ταὶ μὲν ῥ' ἐπὶ παντὶ μετώπῳ
Ταύρου βεβλέαται etc.*

« et leur nom est bien connu de la tradition ; elles ne restent pas comme cela sans faire parler d'elles, les Hyades. Elles sont plantées sur toute la face du Taureau... » (trad. J. Martin, C.U.F.),

Cicéron propose la traduction suivante :

Cic. *Arat.* frg. XXVIII (Soubiran) :

Has Graeci stellas Hyadas uocitare suerunt.

Iam Tauri laeuum cornu dexterque simul pes... (fin du fragment),

« Les Grecs ont accoutumé d'appeler ces étoiles les Hyades. D'autre part, la corne gauche du Taureau et le pied droit... » (trad. J. Soubiran).

La traduction latine est à peu près en phase avec le texte grec. Le premier vers du fragment vise à traduire le propos métalinguistique qui était présent chez Aratos, le second évoque la position de la constellation par rapport au Taureau. C'est à peu près le texte d'Aratos. Il n'y a pas là de NdT, hormis subrepticement avec le terme *Graeci* qui, comme on l'a vu plus haut avec *ueteres* dans un passage d'Aviénus, insiste sur le caractère traduit du texte qu'on lit en le signalant explicitement comme romain.

Mais quand Cicéron cite le premier vers de ce fragment dans son traité *De natura deorum*, il fait cette fois l'ajout d'une NdT. Et le texte devient composite et prend cette forme :

Cic. *Nat.* 2, 111 : *Eius caput stellis conpersum est frequentibus ; 'Has Graeci stellas Hyadas uocitare suerunt' a pluendo (ῥεῖν enim est pluere), nostri imperite Suculas, quasi a subus essent non ab imbris nominatae.*

« Sa tête <celle du Taureau> est constellée d'étoiles nombreuses. 'Ces étoiles, les Grecs les ont nommées *Hyades*', d'après le nom de la pluie (de fait ῥεῖν signifie 'pleuvoir'), et nos contemporains, par contresens, les ont appelées *Suculae*, comme (/ p. 77) si leur nom avait pour origine le nom latin du porc, *sus*, et non le verbe grec qui signifie 'pleuvoir' ! ».

La remarque lexicologique qui suit la citation d'un vers des *Aratea* est une NdT qui aurait pu prendre place d'emblée dans le poème cicéronien : Cicéron compare le terme grec et son correspondant latin *Suculae*, qu'il récusé pour les raisons qu'il explique. S'il avait inséré cette NdT dans le poème, il l'aurait faite en dactyles. Mais comme il l'a faite après coup, en différé, au milieu d'un traité philosophique en prose, sa NdT (sorte d'appendice tardif aux *Aratea*) se fait en prose. Car s'il la faisait en hexamètres il semblerait continuer à citer son poème aratéen et ajouterait un ou deux hexamètres à l'édition canonique. Donc il truquerait (ou trufferait)

son propre poème²⁵. Pour éviter cela, il fait de la NdT non un morceau d'Aratos latin, mais une bribe du *De natura deorum* en cours de rédaction.

Au demeurant, ces regrets tardifs se rencontrent aussi à l'égard du texte traduit, et non pas seulement à l'égard de la NdT. Et les mêmes causes produisent les mêmes effets. Reprenant, cette fois dans les *Académiques*, deux hexamètres disjoints de ses vers de jeunesse, il s'aperçoit (trop tard) qu'il a oublié de traduire un vers dans un passage d'Aratos *Phaen.* 39-44 :

Τῇ δ' ἄρα Φοίνικες πίσυνοι περὶ ὄσι θάλασσαν.
Ἄλλ' ἢ μὲν καθαρή καὶ ἐπιφράσσασθαι ἐτοίμη
πολλή φαινομένη Ἑλική πρώτη ἀπὸ νυκτός,
ἢ δ' ἑτέρα ὀλίγη μὲν, ἀτὰρ ναύτησιν ἀρείων,
μειοτέρη γὰρ πᾶσα περιστρέφεται στροφάλιγγι.
Τῇ καὶ Σιδόνιοι ἰδύντατα ναυτίλλονται.

« ...c'est à l'autre que se fient les Phéniciens pour traverser la mer. La première est claire et facile à repérer, cette Héliké qui se montre, largement étendue, dès le début de la nuit. L'autre est petite, mais utile pour les marins, parce qu'elle tourne tout entière en un cercle plus étroit, et grâce à elle les Sidoniens naviguent sans jamais dévier » (trad. J. Martin, C.U.F.).

Dans sa traduction versifiée, pour rendre cette notice sur les deux Ourses (Cynosura et Héliké), Cicéron, très littéral en l'espèce, disait :

Cic. *Arat.* frg. VII (Soubiran) :
Hac fidunt duce nocturna Phoenices in alto ;
sed prior illa magis stellis distincta refulget,
et late prima confestim a nocte uidetur.
Haec uero parua est, sed nautis usus in hac est :
nam cursu interiore breui conuertitur orbe.

« C'est à elle que se fient les Phéniciens comme guide nocturne en haute mer ; mais l'autre brille la première, avec ses étoiles mieux reconnaissables, et se voit dans son ampleur sitôt que tombe la nuit. La première est petite, il est vrai, mais c'est elle qui sert aux marins : car dans sa course plus proche du pôle, elle décrit un cercle très court » (trad. J. Soubiran, C.U.F.). (/ p. 78)

La traduction est fidèle. Sauf que Cicéron a omis de traduire le vers 44. La bévue est donc rattrapée après coup, au milieu d'un traité en prose où il cite ses propres vers, sous le nom d'Aratos :

Cic. *Ac.* 2, 66 : ...*non ad illam paruam Cynosuram qua 'fidunt duce nocturna Phoenices in alto', ut ait Aratus, eoque directius gubernant quod eam tenent quae 'cursu interiore breui conuertitur orbe', sed Helicen...* « non vers la minuscule Cynosura, à laquelle 'se fient les Phéniciens comme guide nocturne en haute mer', comme dit Aratos, **grâce à quoi ceux qui la prennent comme repère naviguent plus droit**, elle qui 'dans sa course plus proche du pôle décrit un cercle très court', mais vers Héliké etc. ».

En caractères gras figure un aperçu du vers 44 d'Aratos. Mais en prose, conformément au texte d'accueil²⁶.

²⁵ Cela aurait pu donner, en intercalant la NdT retranscrite en vers entre les deux hexamètres cicéroniens : *Has Graeci stellae Hyadas uocitare suerunt / A pluuiis, Sucas quas nos false uocitamus, / A subus quamquam stellae non nomen habebant. / Iam Tauri laeuum cornu dexterque simul pes...*

²⁶ J. Soubiran, dans sa note au fragment VII des *Aratea* cicéroniens cité ci-dessus, signale (p. 198, note 8) ce rajout en prose dans les *Académiques* et continue ainsi : « On restituerait volontiers un hexamètre comme *Hac adeo Tyrii directius arte gubernant* ». C'est en me fondant sur ce précédent très autorisé que j'ai moi-même truffé ci-dessus un passage des *Aratea* pour y ajouter la NdT à laquelle Cicéron n'avait pas pensé tout de suite.

forme de la NdT selon le texte d'accueil (récapitulatif)

Pour résumer, la NdT antique se fonde dans le tissu d'un texte d'accueil dont elle adopte la forme :

-elle se fait en prose pour annoter un texte en prose traduit d'un texte en prose (c'est le cas des NdT qui figurent dans la traduction du *Timée* par Cicéron) ; le texte d'accueil est un Platon en latin, la NdT est en prose soutenue ;

-elle se fait en vers pour annoter un texte versifié traduit d'un texte en vers (c'est le cas des NdT « originales » de Pacuvius cité ci-dessus ou de Cicéron, Aviénus, Germanicus traduisant Aratos) ; le texte d'accueil est un Aratos en hexamètres latins, d'où des NdT de structure hexamétrique, ou une tragédie imitée d'Eschyle, d'où une NdT en septénaires ;

-elle se fait en prose pour annoter un texte versifié traduit d'un texte en vers mais simplement cité dans un texte en prose (c'est le cas avec les NdT tardives que Cicéron ajoute à certains passages aratéens dans des traités philosophiques en prose) : le texte d'accueil est alors le *De natura deorum* ou les *Académiques*, non les *Aratea*, d'où la NdT en prose soutenue ;

-elle se ferait en vers pour annoter un texte en prose traduit d'un texte en prose mais qui serait cité dans un texte en vers ; cette situation n'existe *a priori* pas dans l'Antiquité. Je ne connais en tout cas pas, personnellement, de texte en vers qui intègre des citations en prose, lesquelles, en outre, appelleraient une NdT. Cette règle est donc donnée analogiquement de la précédente pour la complétude de la typologie. Mais il n'y a aucun exemple.

Dans toutes ces situations (réelles ou supposée), le pacte tacite conclu avec le lecteur est rompu : le traducteur se montre, exhibe son travail d'interprétation et coud au texte dont il n'est pas l'auteur au sens strict (mais seulement le transformateur) une pièce de méta-texte dont il est cette fois l'auteur exclusif. Mais c'est une couture soignée, qui ne laisse pas de trace et propose un tissu (/ p. 79) homogène et uniforme en apparence puisque la NdT se fonde dans le paysage du texte principal.

Le cas particulier de la traduction de terminologie et la NdT

la traduction de technicisms, parangon de l'activité traduisante

On a vu ci-dessus des portions de textes qui, là où elles sont insérées, ont effectivement la fonctionnalité de la NdT moderne sans en avoir jamais la place réservée conventionnelle ni parfois la forme. Mais les textes à exploiter pour appréhender le phénomène sont rares à l'époque antique, si du moins on se cantonne au bilinguisme gréco-latin. En effet, nous ne disposons pas souvent en même temps d'un texte original grec ou latin et de sa traduction dans l'autre langue. Et, dans ces quelques paires de textes, les NdT n'abondent pas.

Le corpus serait déjà plus fourni si on y incluait ce qu'on peut appeler les NdT externes, c'est-à-dire les métatextes autres que le texte traduit et qui évoquent un problème de traduction particulier dans ledit texte : ainsi Cicéron et Atticus échangeant des billets sur l'opportunité de traduire *ἐποχή* par *inhibitio* (cf. Cic. *ad Att.* 13, 21 = lettre 705 de l'éd. Beaujeu, C.U.F., tome 8). Cette pseudo-NdT concerne des passages des *Académiques* dont la rédaction est contemporaine des lettres qui en parlent et où il est question de ce concept grec. Mais d'une part le traité de Cicéron n'est pas une traduction, mais bel et bien un original, et d'autre part la NdT est insérée dans un autre texte.

On arriverait même à un corpus important en incluant d'autres langues de l'Antiquité, comme l'hébreu langue-source de la Vulgate, et des NdT externes : ainsi les textes où saint Jérôme, dans sa Correspondance, se justifie de sa traduction latine de la Bible. Mais on préfère se contenter des NdT internes, c'est-à-dire celles qui sont insérées dans le corps même du texte traduit qu'elles ont vocation à éclairer.

Dans cette optique, pour cerner mieux le phénomène en accroissant le corpus de manière méthodologiquement acceptable, il nous suffit d'inclure dans notre étude les textes (de toute

forme et de tout type) qui intègrent simplement des termes explicitement traduits de l'autre langue.

On est alors dans de la traduction, mais dans un sens un peu spécial : il ne s'agit plus de mettre en regard des énoncés suivis, des textes développés, l'un écrit en grec et l'autre en latin, mais des textes latins où un mot latin soit donné comme la traduction d'un mot grec ou des textes grecs où un mot grec soit donné comme la traduction d'un mot latin. Bref, on n'est plus dans la traduction de textes, mais dans la traduction de nomenclatures. Et non seulement le corpus fait un saut quantitatif, mais en outre il a chance de faire un saut qualitatif.

Car dans le cas de traductions techniques, sans doute plus qu'ailleurs, le traducteur est amené à s'attarder dans le niveau méta-.

En effet, s'il s'agit de rendre un texte littéraire d'une langue dans une autre, le traducteur va chercher à en rendre le sens, qu'il appréhende spontanément, sans y prêter attention et sans avoir à activer en permanence la fonction métalinguistique. Il ne sera incité à le faire que dans les cas, signalés ci-dessus, où un problème traductologique s'est fait jour. Et encore. (/ p. 80)

S'il s'agit en revanche de rendre d'une langue dans une autre non pas un texte mais une terminologie, l'activité métalinguistique est beaucoup plus prégnante. Car la différence entre la traduction d'un texte suivi et la traduction d'une nomenclature, c'est que la nomenclature est pour ainsi dire constituée d'une série de textes qui ne comportent qu'un seul mot et que le traducteur se demande quel terme de la langue-cible il faut choisir ou créer pour correspondre à un terme de la langue d'origine. Le traducteur de nomenclature, tout comme l'auteur d'une définition lexicographique travaillant dans le domaine de la dictionnaire, travaille non sur la sémantique d'un énoncé normé mais, comme le montre A. Rey, sur la « sémantique d'une unité lexicale » à chaque fois auto-suffisante²⁷.

On est dans l'exercice de la « glose », par lequel à un mot donné correspond un autre mot donné. Isidore de Séville (*Etym.* 1, 30, éd. Lindsay, Oxford) s'explique sur cette méthode qu'il appelle *aduerbum* (ou *ad uerbum* ?) de la glose univérale : *hanc philosophi aduerb[i]um dicunt, quia uocem illam, de cuius requiritur, uno et singulari uerbo designat* « les philosophes appellent la glose *aduerbum* parce que le mot sur lequel on enquête est désigné par un et un seul mot ». Et il illustre le procédé au moyen de paires de synonymes, illustrant à chaque fois la glose unilingue : *conticescere / tacere ; haurit / percutit ; terminus / finis*, etc. Mais, dans le cas présent, c'est à la glose bilingue que nous nous intéressons²⁸.

L'adaptateur en langue-cible ne peut guère alors faire l'économie d'un examen minutieux du processus cognitif qui a prévalu lors de la création du terme dans la langue d'origine. Et sans doute a-t-il du mal à se défaire de cette analyse au moment d'en faire le rendu dans l'autre langue. Ainsi, la traduction terminologique a de bonnes chances d'être le lieu idéal d'observation du travail du traducteur en ce qu'elle condense tout le processus cognitif du décodage en langue A et du ré-encodage en langue B.

Du coup, les annotations qu'on va trouver dans ces secteurs terminologiques ont de grandes chances d'être des NdT dans ces traductions de textes à un seul mot. Le corpus peut alors être constitué de tous les textes idiolectaux dans lesquels figurent des termes techniques appartenant à une nomenclature close et qui ont été pensés et exprimés en grec avant de l'être en latin (ou l'inverse). Plutôt que de textes traduits, je me propose donc ci-dessous de parler de termes traduits ou adaptés ou expliqués. À chaque fois, la patte du traducteur se manifestera par l'émergence dans le texte même d'un métatexte où quelque chose est dit du terme-cible et, explicitement ou implicitement, du terme-source. (/ p. 81)

²⁷ Cf. A. Rey (1977 : p. 15 sq.). Sur la question de la terminologie, voir aussi G. Mounin (1982 : p. 125 sq.) et M. T. Cabré (1998).

²⁸ Cf. le *Corpus glossariorum latinorum* de Gøtz, Løwe et Grundmann (Teubner), comprenant les latino-grecques et les gréco-latines, et le recueil de Vulcanius (alias Bonaventura de Smet) comprenant entre autres les *Glossae Isidori*, les gloses attribuées à Isidore de Séville.

la fonction de la NdT dans les nomenclatures à traduire

Par exemple Cicéron, dans son entreprise de latinisation du vocabulaire philosophique, est amené maintes fois à établir une relation entre un terme latin et un terme grec pré-existant, posé comme le terme original²⁹. Et souvent, en plus d'établir cette relation interlinguistique, il propose un commentaire sur la motivation du choix du terme en grec ou en latin ou dans les deux langues.

Dans cette situation, un philosophe compilateur latin fait un énoncé original en latin (par exemple les *Tusculanes*), qu'il interrompt de temps en temps pour faire entre parenthèses une remarque encyclopédique de bilingue (tel mot latin est le correspondant de tel mot grec) et, à l'intérieur de cette parenthèse, une NdT (tel mot latin est plus ou moins bien choisi pour rendre tel mot grec pour la raison suivante). Voici un exemple de ce type d'énoncé à étages :

Cic. *Tusc.* 3, 11 : [énoncé de base] *Eos enim sanos quoniam intellegi necesse est, quorum mens motu quasi morbo perturbata nullo sit, qui contra adfecti sint, hos insanos appellari necesse est (...).*

« Puisqu'il est nécessaire de comprendre que ceux qui sont sains sont ceux dont l'esprit n'est troublé par aucun mouvement, aucune passion, il est nécessaire que ceux qui, au contraire, en sont affectés, soient désignés du nom de non-sains ».

[énoncé de base, suite, à vocation lexicologique] *Hanc enim insaniam quae iuncta stultitiae patet latius a furore disiungimus.*

« La non-santé, qui, rapprochée de la sottise, a une acception fort étendue, nous la distinguons de la folie furieuse ».

[décrochage énonciatif par irruption d'un métalangage de niveau 1 : correspondance lexicale interlinguistique] *quem nos furorem, μελαγχολίαν illi uocant...*

« Ce que nous appelons *furor* ('folie furieuse'), les Grecs l'appellent *mélancholia*... ».

[métalangage de niveau 2 : NdT]

...quasi uero atra bili solum mens ac non saepe uel iracundia grauiore uel timore uel dolore moueatur.

« ...comme si c'était la seule bile noire qui dérangerait l'esprit et non un accès de colère particulièrement grave ou la crainte ou la douleur ».

Le traducteur intervient dans le cours de l'énoncé de l'écrivain. À un moment donné de l'argumentaire, Cicéron signale dans une sorte d'excursus la correspondance traductologique *furor* / *μελαγχολία* puis en dit quelque chose, comme le ferait un traducteur que sa traduction ne satisfait pas complètement ou qui craint que son lecteur ne manque une partie jugée importante du processus cognitif de l'activité traduisante qui, conventionnellement, reste crypté.

En l'occurrence, après avoir signalé la correspondance interlinguistique, Cicéron traducteur se justifie de sa traduction. Mais pourquoi cette précision, au fond ? (/ p. 82)

À mon avis, ce qu'il veut dire, c'est que *furor* est l'équivalent sémantique naturel de *μελαγχολία* à défaut d'en être l'équivalent morphologique. *Μελαγχολία* a pour sens fonctionnel 'folie furieuse', mais il a pour sens parallèle 'bile noire'³⁰. Or rien, dans l'équivalence proposée, ne vient rendre le sens parallèle, qui est rendu manifeste (du moins pour un lecteur hellénophone) grâce à l'expression *atra bili*. Cicéron répond d'avance à la

²⁹ J'ai consacré un livre (C. Nicolas 2005) à ces énoncés dans lesquels Cicéron met en relation un terme grec et un terme latin dans ses traités. Le corpus complet, que j'ai rassemblé dans les annexes de cet ouvrage, peut donc s'appréhender comme une série d'environ 250 textes grecs à un seul mot et d'autant de textes latins à un (ou parfois plusieurs) mot(s), accompagnés le plus souvent de commentaires métalinguistiques qui constituent des NdT.

³⁰ Le sens fonctionnel est constitué de l'ensemble des sèmes qu'a le lexème en langue, par contraste avec tel ou tel de ses para-synonymes ; le sens parallèle est constitué de l'addition des sèmes des lexèmes qui le composent et désignent ce qu'il semble « vouloir dire » par sa formation. Il n'y a de sens parallèle que si le terme est motivé. Cette terminologie est celle de M. Fruyt (1996 et 1998).

remarque d'un contradicteur : pourquoi ne pas proposer un terme latin qui dessine la forme interne du composé grec original, par exemple un néologisme qui en serait l'endo-calque pur³¹ comme **atribilitas* ? Parce que la forme interne du mot grec est trompeuse ou réductrice : la folie furieuse a d'autres causes possibles que la bile noire et le terme grec, du coup, a un sens parallèle inadapté au sens fonctionnel. Donc le traducteur avisé préférera ne pas valoriser le sens parallèle et se contentera d'une équivalence de traduction³².

Dans ces binômes bilingues, où un mot d'une langue est mis en relation explicite avec un mot de l'autre langue, l'entour (quand il y en a) est un équivalent fonctionnel de la NdT : il est métalinguistique, il comporte presque toujours de l'autonymie et il parle du lexique des deux langues en contact, exactement comme la NdT *stricto sensu* décrite dans la section précédente. Sauf que celui qui propose cette annotation n'est pas toujours le traducteur du terme autochtone, c'est-à-dire le promoteur du néologisme de forme ou de sens qui est mandaté en langue B pour équivaloir à un terme de langue A.

Comme j'ai déjà souvent parlé de ces rapports entre lexiques bilingues, je me contenterai de signaler des points intéressants.

Ce que je voudrais montrer, c'est en quoi, bien souvent, le rapport établi entre un terme technique du lexique grec et un technicisme latin avec l'entourage métalinguistique qui accompagne le binôme dépasse de beaucoup l'idiolecte concerné pour parler aussi, et en profondeur, de la langue. Et c'est sans doute encore plus vrai quand la correspondance reste implicite. Dans ce cas, plus encore que quand il y a explicitation de l'équivalence interlinguistique, le terme original est mis en vedette.

typologie de la NdT complétant des équivalences bilingues techniques

La correspondance peut s'établir de plusieurs façons :

a) le terme-source est dans le texte principal avec une NdT précisant le terme-cible : Cic. *Fat. 1 : tota est λογική, quam rationem disserendi uoco* ; Cic. *Nat. 2, 73 : ...πρόνοιαν a Stoicis induci, id est prouidentiam...* ;

b) le terme-cible est dans le texte principal avec une NdT précisant le terme-source : (/ p. 83) Cic. *Fin. 3, 55 : ...illud ad ultimum pertinentia (sic enim appello quae τελικὰ dicuntur)...* ; Cic. *Nat. 3, 28 : ...iste quasi consensus, quam συμπάθειαν Graeci uocant...* ;

c) les deux termes sont dans la NdT : Cic. *Nat. 2, 41 : ...in ardore caelesti, qui aether uel caelum nominatur...* ; Cic. *Or. 211 : ...illa quae nescio cur, cum Graeci κόμματα et κῶλα nominent, nos non recte incisa et membra dicamus...* ;

d) les deux termes sont dans le texte principal, avec une NdT qui justifie l'équivalence : Cic. *Fin. 4, 72 : ista (...) bona non dico, sed dicam Graece προσηγμένα, Latine autem producta (sed praeposita aut praecipua malo, sit tolerabilius et mollius)* ;

e) seul le terme-cible est cité, dans le texte principal, mais la NdT, sans désigner le terme-source, le laisse entendre : Cic. *Ac. 1, 26 : Ergo illa initia et (ut e Graeco uertam) elementa*³³ ; Cic. *Fat. 30 : copulata enim res est et confatalis : sic enim appellat <Chrysippus>*³⁴ ; Cic. *nat. 1, 113 : ...quasi titillatio (Epicuri enim hoc uerbum est)*³⁵ ;

f) seul le terme-cible est cité, dans la NdT, mais le texte principal, sans désigner le terme-source, le laisse entendre grâce à la NdT : Cic. *Ac. 1, 28 : ...et illa effici, quae appellant qualia*³⁶ ; Cic. *Div. 2, 89 : ...ab iis sideribus, quae uocentur errantia...*³⁷ ;

³¹ Selon ma terminologie : cf. C. Nicolas (2005 : 130 sq.).

³² Selon ma terminologie : cf. C. Nicolas (2005 : 118-120).

³³ La NdT est constituée par la parenthèse, qui atteste sans le nommer un terme modèle grec. On restitue στοιχεῖα, correspondant habituel d'*elementa*.

³⁴ La NdT laisse entendre le terme *συνειμασμένος*, à reconstruire d'après *confatalis*.

³⁵ Charge au lecteur de reconstituer *γαργαλισμός*.

³⁶ Implicitement, il faut rétablir dans le texte principal un *ποιά* que traduit la NdT.

³⁷ La NdT permet de rétablir dans le texte principal le terme *πλάνητες*, qui, lui aussi, signifie 'errants'.

g) seul le terme-source est cité, dans le texte principal, mais la NdT, sans désigner le terme-cible, illustre le sens parallèle du terme-source : Cic. *Or.* 66 : *semper haec quae Graeci ἀντίθετα nominant, cum contrariis opponuntur contraria...* ; *Tusc.* 1, 84 : *eius autem quem dixi Hegesiae liber est Ἀποκατεργῶν, quod a uita quidam per inedia[m] discedens reuocatur ab amicis*³⁸ ;

h) seul le terme-source est cité, dans la NdT, mais le texte principal, sans désigner le terme-cible, illustre le sens parallèle du terme-source : Cic. *Ac.* 2, 123 : *...qui aduersis uestigiis stent contra nostra uestigia, quos ἀντίποδας uocatis* ; Cic. *Tusc.* 4, 25 : *odium (...) in hominum uniuersum genus, quod accepimus de Timone, qui μισάνθρωπος appellatur.* (/ p. 84)

Voyons, à partir du même terme-source issu de la langue rhétorique, trois méthodologies différentes. Pour le concept de **métonymie**, les théoriciens latins ont à traiter avec un terme grec, *μετωνυμία*. Voici trois passages techniques qui en parlent :

Cic. *Or.* 93 : *hanc μετωνυμίαν grammatici uocant, quod nomina transferuntur.*

Quint. *Inst.* 8, 6, 23 : *Nec procul ab hoc genere [scil. ab synecdocha] discedit metonymia, quae est nominis pro nomine positio.*

Isid. *Etym.* 1, 37, 8 : *Metonymia, transnominatio ab alia significatione ad aliam proximitatem translata.*

Cicéron et Quintilien ne donnent pas là au terme grec d'équivalent terminologique latin. L'un comme l'autre créent un énoncé comparable au type g ci-dessus : le terme-source est cité (en alphabet grec ou en alphabet latin, mais, quelque écriture que l'on adopte, c'est bien toujours un mot grec), il figure dans le corps de texte, et une NdT lui est assignée, une proposition causale chez Cicéron, une relative chez Quintilien.

Et comme attendu dans ce genre de situation, où le terme autochtone du binôme terminologique est absent, la NdT a vocation à illustrer le sens parallèle du terme-source : *nomina transferuntur*, chez Cicéron, décalque (avec inversion des formants) les deux morphèmes *μετ-* et *-ωνυμ-* ; *nominis pro nomine positio*, « la mise d'un nom pour un <autre> nom », chez Quintilien, est un décalque analytique fidèle du mot grec : *pro* pour *μετ-*, *nomine* pour *-ωνυμ-*, *<posi>tio* pour le suffixe *-ία-*, le génitif *nominis*, en tête de segment, fonctionnant comme un complément adnominal de ce pseudo-terme, comme on dirait une « métonymie de nom ». Comme on voit, ce ne sont pas seulement des définitions illustrant le sens fonctionnel du mot *μετωνυμία*, mais en même temps des NdT dessinant la forme interne et dévoilant le sens parallèle du technicisme³⁹.

Si l'on poursuivait le processus à son terme, on proposerait en regard du mot grec un terme latin qui pourrait être *pronomination* si l'on suivait la définition de Quintilien⁴⁰, ou *transnominatio* si l'on suivait celle de Cicéron.

C'est précisément l'option choisie par Isidore : lui propose un binôme complet, selon la technique de la glose (*μετωνυμία transnominatio*), et le reste de son commentaire n'est sans doute pas une NdT : il n'y dit rien de plus sur le sens fonctionnel du modèle grec, ayant déjà tout dit en en donnant un équivalent formé à son image.

³⁸ Le titre de l'œuvre d'Hégésias peut se traduire *Le gréviste de la faim* (*ἀποκατεργῶ* signifie 's'affaiblir par le jeûne') ; la précision qui suit la mention du titre semble raconter l'intrigue de la pièce comme le ferait une note d'éditeur, mais elle s'apparente en fait à une NdT car les termes *per inedia[m]* et *a uita discedens* ont vocation à illustrer implicitement le sens du participe grec.

³⁹ Fontanier (1968 : p. 79), définissant la métonymie, fait le même genre de NdT (sauf que ce n'est pas une note mais une partie du texte principal, comme chez nos auteurs antiques) : « On les appelle *métonymies*, c'est-à-dire, changemens de noms, ou noms pour d'autres noms ».

⁴⁰ Chez Fontanier (1968 : p. 326), la *pronomination* est proche de l'*antonomase* (de nom propre). C'est judicieux : *pro-* correspond mieux à *ἀντι-* qu'à *μετα-* ; et c'est *trans-* le correspondant naturel de *μετα-*. La définition analytique de Cicéron est plus précise que celle de Quintilien et on comprend pourquoi Isidore, avec son *transnominatio*, suit plutôt Cicéron en l'espèce.

Mais le plus curieux est qu'il semble compléter le texte de Cicéron, en le truffant, le faisant passer de la catégorie g ci-dessus à la catégorie d : les deux termes, après truffage, sont présents dans le texte et une NdT tautologique complète l'information. Le texte truffé de Cicéron-Isidore est alors le suivant : *hanc μετωνυμίαν transnominatorem grammatici uocant, quod nomina transferuntur ab alia significatione (/ p. 85) ad aliam proximitatem translata* « cette métonymie, les grammairiens l'appellent *transnominatio*, parce que des noms passent d'une signification à une autre par transfert (ou par métaphore) ».

Quelle que soit la méthode adoptée, on peut constater que la tendance est de surcaractériser le secteur terminologique, surtout dans les cas e-h pour lesquels l'un des termes du binôme reste implicite.

marquages et formes de la NdT terminologique

On voit donc s'opérer fréquemment des marquages textuels qui, là où il n'y avait pas déjà de l'autonymie, viennent créer de la connotation autonymique. Par exemple l'appel de note (soit dit métaphoriquement bien sûr) crée instantanément une focalisation sur un terme de l'énoncé. Les références données sous e en sont un bon témoignage. Enlevons la NdT et on a un énoncé purement en usage : Cic. Ac. 1, 26 : *Ergo illa initia et elementa*⁴¹ « donc ces principes et ces éléments... » ; Cic. Fat. 30 : *copulata enim res est et confatalis* « c'est en effet une chose couplée et confatale » ; Cic. Nat. 1, 113 : *...quibus quasi titillatio adhibetur sensibus* « <voluptés par lesquelles> une sorte de chatouillement est fourni aux sens » ; la NdT, qui est apposée juste après le terme qui en est l'objet (*confatalis*^{SIC ENIM ETC.}, *titillatio*^{EPICURI ENIM HOC VERBUM EST}) ou juste avant (*et*^{UT E GRAECO VERTAM} *elementa*), oblige instantanément à un retour métalinguistique sur ledit terme : il faut donc que ces mots en apparence latins soient en fait des mots grecs, puisqu'ils sont expressément indiqués comme traduits du grec ou tirés de la terminologie de penseurs notoirement grecs, ici Chrysippe et Épicure ; et ce paradoxe force le lecteur attentif à chercher la source cachée.

Un autre moyen habituel de focalisation, fonctionnant lui aussi comme un outil de connotation autonymique, est le marquage au moyen de ce que j'ai proposé d'appeler un *délimiteur*⁴². Des morphèmes comme *quasi*, *quidam*, *ille*, *iste* sont très fréquents dans ces contextes terminologiques (on en voit plusieurs dans les passages cités ci-dessus) et ils servent à baliser une zone spécialement technique : cf. *iste quasi consensus* (ci-dessus), ou *quasi titillatio* (ci-dessus) ou Ac. 2, 31 *cognitionem et istam κατάληψιν quam, ut dixi, uerbum e uerbo exprimentes comprehensionem dicemus* (exemple qui relève du cas a ci-dessus), ou Fat. 28 *nec nos impedit illa ignaua ratio, quae dicitur : appellatur enim quidam a philosophis ἀργὸς λόγος* (exemple qui relève du cas b ci-dessus), etc.

Ces traductions de nomenclatures ont une autre caractéristique remarquable : en général le correspondant dans la langue receveuse a vocation à représenter la forme interne du terme-source. Cela est d'autant plus vrai quand le modèle (/ p. 86) de la langue-source n'est pas indiqué, comme dans les cas d et e ci-dessus. Par exemple *confatalis* est l'un des quatre pôles d'une série proportionnelle à une seule inconnue : on sait que *fatum*, *fatalitas* et *fatalis* répondent à *εἰμαρμένη* (la relation explicite est établie en Div. 1, 125 [*fatum*] ou en Nat. 1, 55 [*fatalis necessitas*]) ; on pose donc un système *fatalis* est à *εἰμαρμένη* ce que *confatalis* est à X. Donc X = *συνεἰμαρμένη*. Pour *elementa*, le rapport (caché) à *στοιχεῖα* est uniquement sémantique et la remontée au terme-source ne se fait pas sur des bases morphologiques, mais sur celles de l'équivalence de traduction. Pour *titillatio*, la forme même, avec son

⁴¹ L'exemple, ici, est défectueux puisqu'en fait le verbe dont ces noms sont le sujet est *dicuntur* ; la phrase signifie : « ces choses sont appelées *principes* et *éléments* ». Il restent donc autonymiques même quand on a ôté la NdT.

⁴² Cf. C. Nicolas (2005 : 44-54).

redoublement expressif, aide à retrouver *γαργαλισμός*, qui est partiellement formé de la même façon.

Mais le plus souvent, y compris quand la relation entre les deux termes du binôme est explicite (comme dans les cas a-d ci-dessus), le terme latin représente assez clairement l'image interne de son modèle, c'est-à-dire son sens parallèle ou compositionnel. Les formants du modèle (quand il s'agit d'un terme motivé, évidemment) sont majoritairement reproduits dans le même ordre, qu'il s'agisse d'une correspondance explicite :

Cic. *Div.* 2, 92 : *illi orbes, qui a Graecis ὀρίζοντες nominantur, a nobis finientes rectissime nominari possunt* (ὀρίζ-οντ-ες / fini-ent-es),

ou implicite :

Cic. *Ac.* 2, 18 : *Cum enim ita negaret quidquam esse quod comprehendere posset (id enim uolumus esse ἀκατάληπτον) etc.*

En l'occurrence (situation qui correspond au cas h ci-dessus), la longue paraphrase définitoire dit nettement quelque chose de la forme interne du mot grec : si je matérialise par des marquages typographiques spécifiques les quatre morphèmes (sans, donc, la marque casuelle) du mot grec ἀκατάληπτον, je retrouve leur correspondant sémantique latin à la même place : *negaret quidquam* <esse quod> **comprehendi** **posset**. Malgré le caractère extrêmement analytique du tour latin en regard du terme synthétique grec, Cicéron illustre parfaitement la forme interne du technisme de Zénon, des formants duquel il respecte l'ordre. Et la chose est beaucoup plus fréquemment vérifiée que contredite⁴³.

C'est aussi le choix des termes qui composent le texte principal ou la NdT qui est souvent révélateur. Quelques concepts rhétoriques vont servir d'illustration.

Devant définir l'allégorie, qu'il n'a pas encore nommée, Cicéron écrit :

Cic. *Or.* 94 : *...alia plane fit oratio ; itaque genus hoc Graeci appellant ἀλληγορίαν.*

Apparemment, nous sommes dans un cas de binôme orphelin : seul le terme grec est indiqué. En fait, nous sommes dans le cas h ci-dessus : la proposition dans laquelle apparaît le mot grec fonctionne comme une NdT apposée, en l'occurrence, à *alia plane fit oratio* « le discours se fait tout autre ». *Itaque*, par le lien logique qu'il implique, nous oblige à chercher quel est le rapport de cause à effet entre la désignation grecque et la description qui précède. Et l'on s'aperçoit alors, rétrospectivement, que *alia... oratio* décalque la structure interne du mot ἀλληγορία, qui implique les sèmes 'autre' et 'parler'⁴⁴. La description de (/ p. 87) la figure, sous couleur d'un énoncé latin autonome, est en fait un avant-goût du mot grec. La NdT en *itaque* sert à aider les moins subtils qui n'auraient pas immédiatement perçu sous *alia oratio* une analyse étymologique du terme grec.

Pour la catachrèse, Cicéron propose une équivalence stricte au mot grec :

Or. 94 : *Aristoteles autem translationi et haec ipsa subiungit et abusio, quam κατάχρησιν uocat, ut cum minutum dicimus animum pro paruo.*

« Quant à Aristote, il subordonne à la métaphore non seulement ces figures mêmes (à savoir la métonymie et l'hypallage), mais aussi l'*abusio* qu'il appelle *catachrèse*, comme quand on dit un 'esprit menu' pour un 'esprit petit' ».

Abusio est invité à servir de parèdre à *κατάχρησις*, dont il est le décalque. La suite est un exemple de catachrèse et il n'y a pas de NdT au sens strict. Mais juste après, il ajoute *et abutimur uerbis propinquis, si opus est* (« et nous usons, si nécessaire, de termes proches... »). Le choix du verbe *abutimur* plutôt que du simple *utimur* fait évidemment allusion au terme *abusio* et, en même temps, dit quelque chose de la structure du terme grec, formé sur un radical verbal signifiant 'utiliser' mais doté aussi d'un préverbe, que *ab-* a

⁴³ On s'en fera une idée en regardant C. Nicolas (2005 : p. 214).

⁴⁴ Isidore, *Etym.* 1, 37, 22, est plus radical puisqu'il propose un terme synthétique équivalent, bâti selon la technique de la glose : *Allegoria est alieniloquium. Aliud enim sonat, et aliud intellegitur.*

vocation à représenter. Ici encore, le choix des mots latins est en partie prédéterminé par la forme du mot grec dont il est question.

C'est sans doute avec le concept d'hypallage que Cicéron pousse à son paroxysme ce procédé. Voici comment il définit cette figure :

Or. 93 : Hanc ὑπαλλαγὴν rhetores, quia quasi summutantur uerba pro uerbis.

La causale est une NdT, qui nous met dans le cas g ci-dessus. Mais plus que jamais le choix des termes qui composent la note est illustratif. Car le verbe *submutare* n'existe pas : inventé à cette première occasion et pour cette unique attestation (noter à ses côtés l'emploi délimiteur et focalisateur de *quasi*), il sert, à la place du très fréquent *immutare*, à caractériser la forme interne du terme grec et, précisément, son préfixe ὑπο-.

Conclusion

Bien des points restent à signaler, qu'il serait déraisonnable de vouloir développer dans le cadre de cet article déjà trop long. Je me réserve donc la possibilité d'en parler dans un autre contexte.

Par exemple, il serait intéressant de consacrer une étude spéciale aux NdT des modernes traduisant des auteurs grecs ou latins, en choisissant un corpus significatif d'exemplaires de la C.U.F. On s'apercevrait sans doute que la NdT, au sens restreint où nous l'entendons (qui coïncide avec ce qu'en dit J. Henry 2000), ne représente qu'une partie minoritaire de l'ensemble de l'appareil d'annotations, alors que la note d'éditeur risque de s'y tailler la part du lion. Il faudrait, pour expliquer ce phénomène, probablement se livrer à une étude socio-linguistique qui prenne en compte le lectorat visé par ce genre d'éditions dites savantes. (/ p. 88)

Il serait sûrement très judicieux aussi d'établir une comparaison des pratiques de traducteurs antiquisants selon la langue-cible (français, anglais, italien, etc.). La note de traducteur se trouve-t-elle aux mêmes endroits dans toutes les langues modernes qui traduisent depuis le grec ou le latin ? Quelles sont les stratégies qui permettent à tel ou tel traducteur, tout en se faisant comprendre sans trahir le texte d'origine, d'éviter de recourir à la NdT, laquelle peut facilement passer pour un aveu d'échec ? Les différences observées d'une langue moderne à l'autre à propos du même passage grec ou latin tiennent-elles à la plus ou moins grande souplesse de l'idiome d'aujourd'hui, à une conception diversifiée pays par pays de ce qu'est une bonne traduction, à un savoir-faire individuel ?

Autre angle d'attaque possible : il serait intéressant d'illustrer par des exemples antiques ce que j'ai posé ci-dessus p. 6 comme les problèmes traductologiques susceptibles de justifier la présence d'une NdT : code-switching dans le texte original, présence de noms propres signifiants, calembours, tours proverbiaux, étymologies.

On s'apercevrait alors que les Anciens n'ont pas toujours pris la peine d'apposer une NdT, y compris dans certains passages (notamment pour les rendus de calembours ou d'étymologie) qui en deviennent très obscurs. Si obscurs, même, qu'en général ils génèrent, dans les traductions modernes, une NdT, parfois même une NdT désespérée, dont je donne un exemple tiré d'une traduction d'Isidore de Séville, émanant d'un savant et traducteur de première grandeur : à propos de *Etym.* 12, 1, 23 : *Lepus, leuipes, quia uelociter currit. Vnde et Graece pro cursu λαγώς dicitur*, J. André (C.U.F. *ad loc.*) appose cette NdT : « l'explication d'Isidore par *pro cursu* est elle-même inexplicée »...

Bibliographie :

Adams, J. N. (2003) : *Bilingualism & the Latin Language*, Cambridge Univ. Press.

Ballard, Michel (1995) : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses universitaires de Lille.

Cabré, M. Teresa (1998) : *La terminologie. Théorie, méthode et applications* (traduit du catalan par M. Cormier), Armand Colin, Paris.

- Dubuisson, Michel (1985) : *Le latin de Polybe*, Klincksieck, Paris.
- Fontanier, Pierre (1968) : *Les figures du discours*, Champs, Flammarion, Paris [1818].
- Fruyt, Michèle (1996) : « Lexique et conscience linguistique : sens fonctionnel et sens parallèle », *Structures lexicales du latin* (M. Fruyt et C. Moussy éd.), *Lingua Latina*, 3, P.U.P.S., Paris, p. 97-119.
- Fruyt, Michèle (1998) : « Les deux types de motivation dans certaines langues indo-européennes (français, latin...) », *Lexique et cognition* (M. Fruyt et P. Valentin éd.), Actes du colloque homonyme de Paris IV-Sorbonne (29 sept.-1^{er} octobre 1994), *Linguistica Palatina colloquia*, 4, P.U.P.S., Paris, p. 51-70.
- Genette, Gérard (1981) : *Palimpsestes*, Seuil, Paris.
- Genette, Gérard (1987) : *Seuils*, Seuil, Paris.
- Henry, Jacqueline (2000) : « De l'érudition à l'échec : la note de traducteur », *Méta, Journal des Traducteurs*, XLV-2, Presses de l'Université de Montréal, p. 228-240 (disponible en version électronique sur www.erudit.org/revue/meta/). (/ p. 89)
- Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse.
- Mounin, Georges (1982 [1963]) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.
- Nicolas, Christian (2005) : *Sic enim appello... Essai sur l'autonymie terminologique gréco-latine chez Cicéron*, B.E.C., Peeters, Louvain-Paris-Dudley (MA).
- Rey, Alain (1977) : *Le lexique : images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Armand Colin, Paris.
- Rey-Debove, Josette (1997) : *Le métalangage*, Armand Colin, Paris [1978¹, Le Robert].
- Valsa M. (1957) : *Marcus Pacuvius poète tragique*, Belles Lettres, Paris.